

LES VERTIGES DE LA MUSIQUE

A J. Sauerwein.

Un assez mauvais tableau, dont l'intention était intelligente et curieuse si la couleur en était choquante, évoquait au dernier salon du Champ-de-Mars le promenoir du concert Lamoureux. Et l'on vend un peu partout la photographie d'un adroit tableau d'un italien représentant un atelier où, dans le crépuscule, quelques rapins et leurs maîtresses écoutent deux amis jouant la *Sonate à Kreutzer*. Ces deux œuvres manquent d'intérêt et de puissance, mais combien elles m'ont fait songer, avec regret, aux admirables choses que les peintres de réelle valeur devraient faire sur de tels sujets ! Comment Carrière par exemple ne nous a-t-il pas donné un chef-d'œuvre en ce sens ? Et nous ne manquons pas de physionomistes capables de nous raconter incisivement le drame que la symphonie crée sur les visages. Mais les peintres sont rarement mélomanes, à ce qu'il semble : du moins, dans les tableaux assez nombreux qui groupent des êtres autour d'un piano, la musique est ce qu'on n'y pressent pas. Des portraits et une nature-morte, oui : mais l'ange flottant est absent, à moins que de méchants peintres ne l'y mettent pour tout de bon, en robe blanche dans une vapeur, avec une lyre et des ailes. On dirait que les peintres ne peuvent pas exprimer l'émotion musicale par le dessin des figures. Il est à remarquer qu'ils le pouvaient au xviii^e siècle : ils n'exprimaient, ils est vrai que la musique légère, mais comme les bouches de leurs chanteuses enrubannées chantaient bien !

Cependant, le caractère tragiquement passionnel de nos modernes faces crispées serait un motif splendide et profond. Pour moi, dès que j'ai fréquenté les concerts, l'étude des auditeurs s'est unie à l'étude de l'orchestre. On a fait de bons dessins d'instrumentistes ; mais que les gens qui écoutent sont donc beaux et intéressants ! Je parle du public des petites places, et surtout de celui qui, relégué dans les promenoirs ou les amphithéâtres, où on le laisse improviser de véritables campements, est plus libre de ses mouvements que le public des places chères, immobilisé dans des stalles, attentif à ne pas montrer incorrectement son émotion, et n'oubliant pas les soucis de l'attitude mondaine.

Vous souvenez-vous de ce promenoir de l'ancien Cirque-d'Été, où des verrières violettes et rouges, traversées par le pâle soleil hivernal, jetaient sur la foule une lumière si étrange, d'un impressionnisme fou ? Songez à cet amphithéâtre du Châtelet, à cet entassement noir comme une eau-forte fantastique de Méryon, de Chiffart ou de Bresdin, avec les trois ou quatre taches livides des quinquets. Là vit vraiment un peuple extraordinaire, là on trouve la seule occasion de voir des êtres disparates, expressifs, rebelles à l'uniformité désolante de la rue. Feutres mous, cabossés, paletots râpés, lavallières noires, chevelures hirsutes, aspects romantiques que rehausse le clair-obscur. Une masse d'hommes est là, plongée dans l'ombre, étagée au-dessous du trou béant et lumineux d'où monte l'orchestre et sa folie, feu et tumulte — comme au-dessus des vapeurs d'un volcan, ou du brasier aromatique qui faisait délirer les pythies. La chaleur, l'air lourd et moite, l'incommodité du lieu, tout surexcite les nerfs de cette foule, l'hallucine et la livre à-demi pâmée au vaste sortilège de l'orchestre qui la violente. Les entr'actes ne sont pas des repos, mais des combats : les opinions se croisent, la passion gonfle les narines et allume les prunelles, des lazzis éclatent, des vociférations s'é-

lèvent, l'hyperesthésie nerveuse se révèle chez tous, comme si un robinet d'oxygène pur avait été invisiblement ouvert. Cette foule est venue prendre un bain de paroxysme, et lorsque l'orchestre s'est tu, elle se soulage frénétiquement de son silence. L'alcool sonore qu'elle a bu la transporte, le sanglot contenu s'exhale en cris, en rires, en injures, en délire de bataille.

Mais qui peindrait alors ces visages pourrait inciter à une méprise le spectateur, et lui faire penser que le tableau représente une foule devant un mélodrame. Qu'il peigne cette série d'êtres humains dans l'audition taciturne, sous le charme orchestral : alors il trouvera à exprimer des choses qui ne ressemblent à rien d'autre. Ces têtes chevelues de musiciens pauvres, penchées, dodelinant selon le rythme, avec des yeux fixes qui ne voient pas ; ces mains longues et blêmes sur des partitions usées, ces doigts qui crayonnent en marge des notes fiévreuses ; ces corps accroupis, strapassés, lovés sur eux-mêmes comme pour ne pas perdre un atome du son et le saisir par tous les pores ; ces sursauts brusques, et ces lentes retombées de tout l'être ; ces sourires d'extase, et ces prunelles qui se closent pendant qu'un frisson glacé touche les joues et coule au long du dos, entre le vêtement et la chair, ces halètements suspendus, tandis qu'un pianissimo se prolonge ; toute cette dévotion passive enfin, cette dévotion qui met chacun de ces êtres au pouvoir du chef d'orchestre autant que ses instrumentistes, ah ! quelle série de motifs, et comment un homme de génie ne les peint-il pas ? Et les femmes qu'on voit là, autrement intéressantes que les élégantes des places chères ! Celles-là ne figurent pas, leurs noms ne seront point dans les journaux, elles n'ont aucun sourire à adresser. Habillées n'importe comment, avec de pauvres robes tailleur et des gants pas frais, des chapeaux sur lesquels il a plu pendant l'attente glaciale à la porte du théâtre, décoiffées à demi, jolies, anémiques, les manteaux humides et les souliers boueux, (car elles sont venues à pied et il tombait de la neige fondue), elles sont là crispées, ardentes, ou somnolentes, selon que la musique attise leur névrose ou dorlote leur lymphatisme. Elles s'asseyent sans façon, par terre, le dos au mur. Les hommes ne les regardent pas : ici l'homme est chaste et égoïste. Elles poursuivent des rêves à côté de ces êtres absorbés. Elles s'enivrent auprès de ces fumeurs d'opium. Peu à peu la vibration orchestrale pénètre en elles, émeut l'amour dans les pauvres organismes, et souvent on reste presque effrayé en les regardant, tant elles ont l'air de se donner toutes, tant l'abandon inconscient détend leurs membres, tandis qu'un sourire vague éclaire leurs faces aux yeux cernés, aux fronts moites sous leurs cheveux : et puis on s'aperçoit qu'elles ne voient pas. Elles se donnent à un amant inexprimable qu'elles ne rencontreront jamais.

L'électricité nerveuse étreint cette foule. Un fil invisible la relie au bâton du chef, il fait mouvoir à son gré tous ces pantins, comme il fait mouvoir, d'un clin d'œil, d'un geste imperceptible des doigts, des masses orchestrales qui se déchaînent ou se taisent à l'instant. Et comme c'est beau, cette puissance mathématique, cette obéissance absolue au rythme suprême dont à son tour cet homme n'est que l'esclave ! Il n'agit que selon l'ordre des signes noirs de sa partition, tels que les a voulu un autre homme qui souvent n'est plus lui-même qu'une pincée de cendre dans un trou de terre inconnue. Jamais despote n'a été obéi avec cette ferveur, ce renoncement total d'une foule — et c'est là le plus étonnant secret de la musique et ce qui fait d'elle non pas seulement un art, mais une force de la nature, l'intervention du divin : le sentiment du divin est à sa vraie place dans cette dernière et inattaquable cathédrale, qu'est un or-

chestre. Et le contact du chef et du moindre auditeur est prodigieux. Cet homme joue directement sur les nerfs de deux mille autres créatures avec autant de sûreté qu'un fil voltaïque faisant tressaillir un muscle.

Les communications sont cent fois plus rapides que celles de la parole. Si mobile que soit la physionomie d'un homme qui écoute une phrase, jamais elle n'arrivera à exprimer aussi vite la colère, le rire ou la sympathie qu'elle ne le fait en musique. Cela est instantané : l'entente ou le désaveu créent des expressions dont la soudaineté fait peur. Si le mélomane pense qu'un passage doive être plus lent, selon sa jouissance, que l'orchestre ne le présente, il sur-saute de fureur subite, tout son corps rectifie la mesure, se tend comme pour retarder l'orchestre. Cet être ne sait plus où il est, n'a plus souci de l'heure, du lieu, des convenances, du qu'en dira-t-on. Il est peut-être, dans la vie ordinaire, plein de préjugés et timide : mais s'il lui fallait, ici, hurler, ou faire un geste indéscent, pour obtenir que l'orchestre rentrât dans la mesure telle qu'il la conçoit, certainement il n'hésiterait pas. Qu'un éternuement survienne, ou une toux, ou un parapluie tombé au moment du pianissimo, on voit sur la face du mélomane l'envie de tuer. Et la plus jolie femme de la terre fût-elle l'auteur du bruit malencontreux, la haine de cet homme qui l'eût peut-être suivie avec ferveur dans la rue, darde sur elle le clair désir de la supprimer à l'instant et à tout prix. Et je ne songe pas à trouver cela risible. C'est le même mouvement que celui qui met le couteau aux mains de l'Aissaoua si quelqu'un entrebaille la porte du temple pendant un rite que les initiés doivent seuls voir accomplir. Le mélomane à ce moment là n'est plus lui-même : c'est un possédé. Observez le degré de fureur folle qu'il y a dans un « chut ! » proféré lorsqu'un fâcheux s'est permis d'applaudir une seconde avant la reprise d'un thème. Les passions ici sont exaspérées jusqu'au vertige, et tout homme est un surhomme, rendu à la liberté des instincts primitifs. Et par contre, si le rythme contente pleinement le mélomane, voyez ces sourires d'extase reconnaissante : des visages laids, ingrats, de pauvres coureurs de cachets mal nourris, phtisiques ou rongés de chlorose, en deviennent beaux comme certains visages des primitifs flamands. Des individus peureux deviennent héroïques, des ladres donneraient tout ce qu'ils ont, les plus dénués oublient leur misère, leur veston élimé et le dîner de pain et de fromage qu'ils feront ce soir de janvier auprès du poêle mal garni, pour compenser les cinquante sous de leur place, leur chère débauche du dimanche, leur fastueuse séance d'opium, leur festin de rêve intense, leur thériaque d'enthousiaste oublié !

A ceux-là le concert est une joie inouïe, une nécessité de la vie ; ils l'ont « dans le sang » et maintenant pour toujours. On ne peut même pas supposer la cessation des concerts dominicaux, ce serait une catastrophe dans la vie moderne. Combien ceux-là m'intéressent plus que les dilettantes riches et élégants des places chères ! Ces dilettantes ne sont pas insensibles, mais le besoin de théoriser leur inerdit ce vertige bienheureux et tragique. Ils ont tout entendu : Wagner commence à les lasser, ils se rappellent que Mottl ou Richter donnaient telle autre version de tel thème à Bayreuth il y a onze ans ; ils critiquent, ils « chipotent » la musique comme les dames devant les gâteaux chez Gagé ou Colombin. Ils font de petits signes d'intelligence à des amis : « Hein ? ça vous plaît encore, ça, depuis quinze ans que nous l'entendons ? » Ils sont gavés de musique, en écoutent partout. Quand la foule acclame le *Crépuscule*, ils sont là un peu comme des professeurs surveillant indulgemment leurs élèves pour les empêcher de se griser à la Saint-Charlemagne, et ils

se disent : « Est-ce que la Kaschowska vaut la Lehmann ? Van Dyck n'a plus le timbre... Trop appuyés, les cuivres... » Ils sont en avance sur la foule, ils ont admiré tout cela, et même ces auditions wagnériennes les vieillissent. Alors ils pensent aller se rafraîchir en écoutant du Chambonnières, du Leclair, ou du Couperin à la *Schola* : et puis avant tout le devoir est d'être là aussi, puisque déceimment rien ne se passe sans eux. Et puis la chaleur les contrarie et ils appréhendent le courant d'air de la sortie... La musique leur est une occasion de briller et d'étaler des connaissances, un sport, une habitude, une façon de courir l'inédit, une familiarité prise avec ce qui est rare, un motif à ergoter savamment, une dégustation intellectuelle. Mais les autres, les pauvres, ils se consolent avec la musique, ils n'ont qu'elle dans leur triste vie de maigres et de privés traînant dans la farouche existence des grandes villes ; c'est l'absinthe de ceux qui ne veulent pas boire pour oublier, c'est la grande vibration ! Voilà ce qu'un illustre peintre devrait nous dire, ce monde de passions soulevées par une baguette magique, cette éthérisation héroïque et fugitive, cet enthousiasme du septième jour ! Il y a eu de sublimes peintres de mystiques : quand viendra le sublime peintre des mélomanes ?

Et puis, c'est tout de suite fini. L'orchestre meurt : ces gens reprennent leurs pardessus, allument une cigarette, sortent dans le crépuscule boueux, livide, glacial et saumâtre, redeviennent vite n'importe qui. Et ils sortent avec des airs découragés, des dos ronds, une lassitude de bêtes retournant au travail, des regards encore ivres et des démarches falotes. Que c'est triste, ces sorties de concerts, ces fins de rêves, triste comme les sorties de restaurants à l'aube ! L'homme, aussi, qui peindrait cela, serait bien vraiment poignant... Mais certains sont fébriles, sortent en gesticulant, avec des yeux brillants : le philtre agit encore, ce sont des jeunes gens, un monde d'idées est en eux. Je me souviens d'avoir été ainsi, étudiant, avec des amis : nous discussions si haut que les gens se retournaient, les passants qui ne sortaient pas, eux, du concert, et prenaient la vie au ton de tous les jours. Ah ! la première fois que j'ai vu Ysaye s'engouffrer dans sa voiture, avec son bonnet de fourrure, sa pelisse d'astrakan, ses grands cheveux et sa face rasée au sourire large, le battement de cœur en me haussant à la vitre du fiacre, l'envie de dire quelque chose à l'homme prodigieux ! Rien dans les autres arts, ne m'a donné ainsi la faculté de sortir de moi-même... Saints vertiges de la musique, comme vous nous faites évader ! Unité du rythme, fin de tout, comme tu es bien ce que nous cherchons !

Et toi, musique de chambre ! Les lampes douces dans leur léger berceau de dentelles, les reflets aux tableaux d'amis, la tiédeur... Dehors, la nuit, aucun bruit. On est là quelques-uns qui se taisent, avec ferveur. Le piano, la grande forme svelte de la femme qui chante, la main effleurant l'épaule du pianiste : son visage pâle, ému, au-dessus des bougies... ses cheveux, sauf un liseré d'or, se perdent sur le fond des tentures. Et ce qu'elle chante sort d'elle, mais c'est en nous qu'elle le chante. Ou alors, quatuor à cordes : des hommes graves et pensifs, quadruple volonté, quelques signes, un mot chuchoté — et Beethoven nous revient, grandiose et miséricordieux. On ne vit plus dans une atmosphère, mais dans une sonorité qu'on boit avec la vie. Et ces silences heureux, émus, quand c'est fini, cet accablement, cette reconnaissance de l'âme après l'étreinte, les mots qu'on ne trouve pas, la joie de sentir que ce n'est pas la peine d'en trouver...

Tout cela nous use, on nous le dit : « C'est bon, mais ça fait mal ». Eh ! non, c'est cela qui rachète les usures qui n'en valaient pas la peine. Le vertige